Jean-Michel Guehl

Rue de la diablesse

Nouvelles-poémes-haïkus et autres ballades

EDILIVRE.com

Rue de la diablesse

Du même auteur :

L'injustice des mots, éditions Edilivre (2009)

Les moissonneurs d'illusions, éditions Edilivre (2009)

Le Bistrot de l'Olympe, édité en 2007.

Jean-Michel Guehl

Rue de la diablesse

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS
56, rue de Londres – 75008 Paris
Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-2768-7
Dépôt légal : Mai 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Les mots

Les mots sont les feux follets de l'esprit.

Les mots, les mots… Petits ou gros les mots, sont là ! Toujours, sans cesse, ils se répètent en écho, en bons mots, en mots savants pour paraître plus intelligents à la grande masse moutonneuse qui les entoure. En mauvais mots, ils deviennent acerbes ou blessants. Ils savent aussi être doux ou salés quelque fois ils peuvent même être drôles, si on laisse libre.

Sont-ils l'image sonore de notre aspect physique ?… L'esprit est fin quand la moustache est fine, disait Cyrano à Roxane, après avoir embroché le courtisan du duc de Guiche. Qu'importe sa provenance pourvu qu'il vive !… Qu'il vive le temps d'un voyage éphémère de bouches à oreilles ou bien encore lorsqu'une main mal-habile le calligraphie pour lui donner du corps, pendant un temps il se fait muet, il profite de son assemblage avec d'autres pour former une phrase qui formera une idée. Mais cette idée prendra-t-elle vie ? L'esprit qui la recevra saura-t-il l'accueillir comme sa fille utérine ou la délaissera-t-il comme la bâtarde d'une union impromptue ?

Qu'importe le mot vit ! Que l'aboutissement de son voyage se fasse à la vitesse du son, ou de la distribution postale, le mot voyage sans cesse, il éveille l'esprit ou l'endort selon le besoin, c'est un être vivant, mais un être impalpable, il devient notre verbe, notre complément d'objet, notre adjectif qualificatif, si l'on y prend garde, il peut s'installer en nous et nous tarauder l'esprit jusqu'à le faire éclater.

Le mot est un être à part entière, il s'installe sans crier gare et vous interpelle sans cesse, tel ce camelot qui saura le manipuler à souhait pour réaliser le sien : Vous vendre une camelote dont vous n'aviez le besoin, ou bien encore ce candidat à une élection quelconque qui vous arrachera votre bulletin en vous manipulant l'esprit par l'assemblage des mots que vous vouliez entendre ! Mots qu'il oubliera dès le résultat du scrutin venu.

Le mot dans ce moment-là se fait manipulateur pour ne pas dire perfide, il devient le reflet de l'esprit qui le transporte mais ne peut rien contre ce qu'il sait de contraire à l'idée qu'il représente. Il lui faudra donc attendre, attendre tapis dans l'ombre d'une cervelle que celle-ci soit capable de l'assembler à un ou plusieurs d'entre eux pour reprendre vie et redonner du souffle à l'idée qu'ils transporteront ensemble. Alors dans cet instant le mot se multiplie et devient phrase. Il attendra donc sagement posé sur la page d'un livre, le jour ou une bouche salvatrice le propagera dans les airs pour que des oreilles le capturent et redonnent forme à l'idée qu'il représentait.

Le voyage des mots vient alors de commencer. Dans l'esprit qu'ils occupent maintenant ils vont s'accoupler pour donner du corps à l'idée qu'ils transportent.

Ils vont se répandre au plus profond de l'être qu'ils ont investi. Petit à petit leur lent et long travail d'assemblage va modifier le mode de réflexion de l'individu qui les transporte malgré lui. Ils occupent maintenant toute la place, pas une synapse, pas un neurone n'échappera à la colonisation qu'ils ont entreprise.

Maintenant ils occupent tout l'être qui les a reçus, rien ne peut plus arrêter leur marche. Ils sont devenus les maîtres de l'esprit.

Lecture, Ecriture et Erotisme

Observe, lis, écris et tu seras libre.

Réponse à un ami

Bonjour,

Ne vous excusez pas, l'organisation de notre temps est une affaire personnelle. Notre liberté de penser, d'écrire ou bien même de ne rien faire est une condition essentielle à la perception du bonheur.

Je vous remercie de votre courrier, ce n'est pas la première fois que je tente de rencontrer des êtres vivant dans une autre galaxie, celle des amateurs de mots, celle des lecteurs, celle des jongleurs de phrases. C'est une nébuleuse pourtant très proche de nous puisque nous en croisons quotidiennement les étoiles, parfois même, les astres qui la composent. Hélas être proche ne veut pas dire communiquer aisément, le livre appelle, mais son ouverture et la lecture de son contenu repoussent loin de nos orbites personnelles la plupart des habitants de cet univers.

Lire fait peur, je sais pour l'avoir vécu, que l'écrivain est considéré par le promeneur lambda, comme un animal à sang-froid. En effet tel le reptile,

il glissera sans bruit à l'intérieur de votre esprit pour y déposer les larves de sa composition littéraire. Le frottement de la main sur la couverture d'un ouvrage est déjà un acte fortement érotique. C'est une caresse, c'est le premier contact charnel entre deux esprits. Qui va pénétrer l'autre ? La maîtresse ou l'amant d'une page, saura-t-il retenir son attention sur les phrases qu'il découvrira au fur et à mesure de son voyage intérieur ? Quel nouvel être naîtra de la fusion de ces deux esprits qui vont se chevaucher ?

Nul ne le sait, l'auteur ne rencontrera jamais les yeux qui le lisent ; il saura encore moins s'ils sont capables de l'aimer. L'écriture est un plaisir solitaire qui s'accomplit d'une seule main, ai-je écrit en préambule d'un roman surréaliste. Ce plaisir est solitaire, car l'on n'accède jamais à la jouissance du corps, seul l'esprit accomplit son chemin vers le plaisir du mot. Lorsque les trois lettres du mot F.I.N terminent le roman, ce n'est pas parce que l'histoire s'arrête, c'est seulement que le corps qui l'accompagne veut se séparer de cet être impalpable qui le hante et qui en a pris possession.

Le divorce se prononcera brutalement et c'est dans une solitude retrouvée que le corps enfin libre de ses phantasmes se reconstruira. Cette séparation est un mal nécessaire, elle est le résultat d'un accomplissement naturel.

Ils se séparent mais ne s'éloignent pas, il suffira de la première odeur, de la première lueur, de la première émotion, pour que cette jupe qui passe en dansant devant mes yeux réunisse encore une fois les mains et l'esprit de ce corps que les mots ont enchaîné à l'écriture.

Je suis devenu malgré moi l'esclave volontaire de ces êtres d'encre et de papier ; j'ai longtemps retardé cette dépendance, j'ai lutté autant que je le pouvais contre cette addiction. Et puis, et puis un jour j'ai cédé, alors les lettres de tous les mots du monde m'ont envahi comme de minuscules insectes carnivores hiérarchiquement organisés. Ils ont pris place dans la substance molle de mon être.

Depuis, ils creusent, fouillent, sondent et pénètrent en mon inconscient pour extraire par leur travail minier, du gisement qu'ils exploitent, la matière qui vous éveillera et déposent en ma conscience les résultats de leurs fouilles ; là est le résultat de leur organisation de métronome. Alors après s'être, sans mon consentement, accaparés ma mémoire, ils trient, classent, rangent et impriment les pages virtuelles de mon imaginaire.

Maintenant, ils occupent toute la place. Pas une faille de mon âme n'est restée libre. Dans cet instant où le corps et l'esprit se sont liés une nouvelle fois par le même désir, ce sont les mains qui dans un même élan vont accomplir le geste qui célébrera leur union. L'écriture vient de se mettre en action, les mots maintenant courent sur le papier ; la page blanche les accueille, ils s'installent en phrases puis en paragraphes, une page vient de se remplir, puis deux, puis trois et d'autres encore que se suivent et c'est tout un chapitre qui vient de s'imprimer sur les feuilles de mon histoire. Les mains s'agitent, elles font glisser l'encre sur la feuille, elles s'impatientent de connaître la suite des pages précédentes, parfois elles sont si empressées que l'esprit ne suit plus et c'est dans cet instant que les deux amants vont commencer à s'éloigner l'un de l'autre.

Alors les mains sentant venir l'instant suprême, deviennent plus douces ; elles sont devenues caressantes pour maintenir l'union de ces deux êtres, elles couvrent et découvrent dans un va-et-vient sans cesse renouvelé, les pensées qui conduiront jusqu'à l'ivresse de leur union, le corps et l'esprit de cette histoire.

Les doigts effleurent et maintenant enlacent l'idée qu'ils déposent en conclusion, l'instant de la libération est proche, dans quelques mots, peut-être une phrase, l'union insensée de ces deux-là va atteindre dans la même seconde la volupté et le jaillissement de leur plaisir commun en inscrivant au bout de cette ultime phrase le mot FIN.

Jean Michel GUEHL
Juin 2008

Vous me proposez de nous rencontrer un de ces jours, évidemment j'accepte sans réserve votre proposition. Hélas cela ne se fera qu'en septembre, j'aurais dans cet instant plus de disponibilité et aussi plus de textes à vous montrer.

J'ai dans le moment présent, trois nouvelles en cours d'écriture, plus une que je présente à un concours organisé par une association littéraire du Maine et Loire. Un autre de mes livres, le surréaliste, qui porte le titre de *« MAUX D'AUTEUR »* est en quête d'éditeur, et un autre pour qui je pressens de la réussite, attend sagement de me porter la bonne nouvelle.

Moi qui suis à la retraite (hi hi !) comme toutes les personnes qui la subisse, je suis débordé. J'ai beau freiner les aiguilles des pendules de mes journées je n'arrive pas à tout accomplir.

Je vous propose donc de continuer pour le moment, ces échanges épistoliers. Ils laissent plus d'espace à ma liberté.

J'allais oublier, mettez votre réveil à sonner pour septembre, mon horloge se calera sur la vôtre.

A bientôt de vous lire,

Rue de la diablesse

Avec un nom comme celui-ci juste à quelques pas de l'entrée de l'église, je ne peux m'empêcher de penser au curé pour qui le glas de sa solitude sonnait sous sa soutane, à chaque heure de ses journées.

Il est certain que la diablesse était jeune et fort belle et que le bedeau lui ne pouvait rien pour satisfaire aux sollicitations inhumaines que le corps et le regard de cette beauté allumaient, chaque fois que celle-ci se rendait aux offices. Son office, à lui, était de sonner l'appel des fidèles, pas de réconcilier l'homme d'église avec le désir. Il est probable que devant tant de sollicitations charnelles, mais qu'elle ne provoquait pas, cette Esméralda-là, a dû beaucoup souffrir pour rejeter les avances de cet homme de dieu.

A-t-elle souffert ? Le procès en sorcellerie a-t-il été long ? Les villageois ont-ils compati à sa souffrance ? A-t-elle été brûlée vive ?

Ou bien cette plaque n'est-elle que le souvenir d'un passé révolu ?…

Toujours est-il, que cette rue se trouve sur la commune de Marcilly sur Maulne. Je passe souvent

devant et chaque fois je m'interroge sur l'histoire de cette diablesse. Bien sûr, pour satisfaire à ma curiosité naturelle, je pourrais me rendre à la mairie de ce petit village rural et là, avec Monsieur ou Madame le maire, écouter l'histoire du nom donné à cette ruelle. Mais quel intérêt à cela sinon celui de se faire conter l'histoire vraie de cette appellation. Cela, j'en suis certain, même si l'histoire est vraie, ce serait moins appétissant pour l'esprit que celle que je peux inventer. Reconnaissons qu'une ruelle, qui porte le nom de *rue de la diablesse*, et qui vous mène à l'église, ne peut que vous éveiller l'esprit.

La première version de cette dénomination, vient naturellement à l'idée, on s'imagine assez bien le procès en sorcellerie intenté à cette diablesse-là ! Mais je ne sais si cette version est réelle et puis cela importe peu ; ce qui est important c'est l'imaginaire qui se met en route à la lecture de cette plaque.

Alors, je peux vous donner une autre version, une version plus humaine pour ne pas dire plus paillarde :

En réalité, dans cette rue se trouvait un gîte dont la réputation se fit à la vitesse d'une traînée de poudre. En quelques mois ce lieu de rendez-vous convivial se transforma en un clac, un bordel, une maison close, un lieu d'échange et d'accueil, un endroit réputé dans la région pour son calme et sa chaleureuse intimité. Un gîte où chacun venait passer un moment pour se vider de son ardeur en même temps que de ses soucis quotidiens ou tout simplement juste pour y trouver le plaisir qu'offrait cette maison.

Tous les hommes de la contrée le savaient, leurs épouses aussi et tout fonctionnait pour le mieux du monde. Chacun et chacune respectaient les règles de bienséance lors de la messe du dimanche matin. Tout

allait bien, la diablesse participait à l'office, croisait les regards envieux ou compatissants, les épouses détournaient les yeux, mais intérieurement la remerciaient de les débarrasser des excès physiques de leurs maris.

Depuis son installation la vie dans la bourgade, ainsi que les relations entre époux, avaient totalement changé.

Pourtant dans les premières semaines qui suivirent son arrivée, les mines de la gente féminine ne lui réservèrent pas un accueil chaleureux. Pensez donc, une femme de petite vie, venait d'ouvrir une maison d'hôte et recevait midi et soir en son salon. Il se disait même que certains pouvaient rester pour la nuit, ou pour une sieste digestive ou copulative suivant l'humeur du moment et le choix de la tenancière. Les petits commerces du village avaient rapidement distillé l'information. Le boucher donnait dans le détail, aux curieuses qui le lui demandaient, ce qu'elle lui achetait ou commandait selon les personnes qu'elle recevait. L'épicier et le boulanger diffusaient les mêmes informations et chacun trouvait son compte à ces charmants conciliabules. Les curieuses et il en fut, prirent l'habitude d'augmenter le nombre de leurs sorties chez les commerçants de la bourgade. En effet pour être tenues au courant des derniers potins ou bien encore du nom du dernier client de la dame d'accueil du village, elles oubliaient comme par hasard, soit le kilo de sel qui leur manquait, soit le morceau de savon parfumé à la violette pour leur toilette. Le temps passait et l'on put voir dans certaines maisons augmenter considérablement le poids du sel et le savon. Curiosité quand tu nous tiens !

Au bout de quelque temps, chacun avait compris le rôle social et financier que ramenait à tout le village l'installation de cette petite maison d'accueil.

L'on savait par exemple, que les journées les plus importantes pour celle-ci, étaient le lundi et le vendredi. Le lundi car beaucoup venaient pour effacer les heures de l'insupportable dimanche passé en famille, maintenant tous venaient à la messe et le serviteur de dieu se félicitait de cette offrande faite à son église chaque dimanche. Les brebis égarées avaient retrouvé le chemin de la bergerie. L'homme n'était pas dupe, il savait très bien que ce n'était pas pour l'élégance de ses sermons, mais pour la beauté épanouie de cette femme que les hommes étaient de retour en son église.

Avec quelques fois des samedis un peu fous, car l'on savait aussi que maintenant les notables ne répugnaient plus à se rendre autour de cette table d'hôte. Monsieur le curé qui avait en charge de nourrir les âmes, accompagné de son bedeau, passait lui-aussi aussi quotidiennement chez cette femme qui elle, nourrissait les ventres et reposait les corps. Bien sûr, Monsieur le curé venait uniquement pour satisfaire à sa mission d'évangélisateur, en tentant de sauver l'âme de cette brebis égarée. Le bedeau lui, venait pour porter assistance à cette pauvresse, pour l'aider à trouver la force de résister à la tentation du ventre.

Donc dans cette minuscule bourgade du Maine et Loir, tout allait bien. La vie de la commune s'égrenait normalement aux rythmes des saisons et du sonneur de cloches. Les mois passèrent et la plénitude et la tranquillité s'installèrent durablement dans cette paisible commune.

Tout alla bien jusqu'au jour où ! Jusqu'au jour où un voyageur de commerce s'arrêta dans cette chaleureuse et accueillante maison. Il partagea ses idées en même tant que son repas, et jugeant la maison et sa tenancière ma fois fort appétissante, resta pour la nuit pour partager en plus du souper du soir, la couche de sa logeuse.

De bon matin il repartit souriant de la nuit passée, promettant de revenir si son colportage, le ramenait dans la région.

Au bout de quelques jours, les regards des épouses, du bedeau, lui aussi, du curé et des hommes de la paroisse changèrent radicalement à l'encontre de madame X. Je dis X parce que je ne connais pas son nom et de plus avec le métier qu'elle exerce, je trouve que cela lui va bien.

Donc au bout de quelques jours, ce fut le foutoir dans le village. Le colporteur, n'avait pas que des colifichets dans sa hotte, il portait, sans doute à son insu, dans le fond de ses bourses, un passager clandestin, au nom savant de gonocoque ou de blennorragie. Il avait laissé comme marque de son passage à la maîtresse de maison, un souvenir de ses voyages dans les départements voisins et en quelques jours les habitués du gîte se retrouvèrent comme par hasard avec la goutte au nez, même si dans le cas présent ce nez-là ne se trouve pas au beau milieu du visage.

Vous pouvez aisément imaginer la suite, puisque tous fréquentaient assidûment ce lieu, tous furent pris d'un écoulement ininterrompu et des démangeaisons qui vont avec. L'hygiène de l'époque étant réduite à sa plus simple expression, aux bouts de quelques jours, le témoin laissé en souvenir par le colporteur

ayant largement circulé au travers des échanges pratiqués par les habitués de l'hôtesse, l'ensemble de la population des deux sexes fut contaminé.

La chtouille venait de prendre possession des corps du village, le curé quant à lui tentait de sauver son âme, en génuflexions répétées, en psalmodiant à longueur de jour les prières nécessaires pour éradiquer de sa soutane la corne du diable qui le démangeait. En même temps, pour faire bonne mesure, il priait aussi pour que l'âme de ses paroissiens retrouve la paix du corps.

Le bedeau lui avait la conscience qui suintait de sa légèreté. Au travers de cet événement médical, l'on pu tenir registre de la fréquence des visites de chacun dans l'établissement. En effet la propagation de cette infection amoureuse, se fit progressivement, d'un lit à l'autre. Il y eut même quelques épouses touchées par ce don involontaire, alors que leur mari ne fréquentait pas les salons de la tenancière. Le ciment social de la bourgade commençait à se fissurer, car maintenant, l'épidémie de gonorrhée était-elle que l'on put savoir quel était le nombre exact de cocus mâles et femelles. L'on pouvait même avoir en affinant les recherches, la composition et la fréquence de ces rencontres momentanées.

Le médecin dut garder son silence en se réfugiant derrière le secret professionnel. Il avait pourtant souri en administrant à quelques-unes de ses patientes, la potion miracle de sulfonamide en injection intramusculaire. Celles qui habituellement moquaient des cornes des cocus de tous sexes, avaient été rattrapées par le destin. Impossible de cacher à leur mari la dure réalité qui les reliait de temps en temps au plaisir de la chair.

Une réunion de crise eut lieu à la mairie, presque un conseil de guerre. Il fallait endiguer le fléau, la contagion ne devait pas dépasser les limites du canton, pour celles de la commune, il était déjà trop tard car des cas furent signalés dans les villages voisins.

Il se dit même, que les vierges du pays durent partir en pénitence pendant quelques semaines.

Comment stopper le mal ? Maintenant la vie sous-jacente de chaque famille était sue et connue de tous. Même les dévotes, se méfiaient des cierges de l'église, car en priant trop intensément et trop près d'eux elles auraient pu être contaminées par ces chandelles. Le curé et le bedeau leur disaient, le mal est là ! Restez cloîtrées en vos maisons et priez pour l'âme de vos frères.

De femme appréciée, la personne la plus connue du canton, passa successivement au rang de femme légère, puis d'entraîneuse, puis de maquerelle et finit vilipendée par tout le village qui l'accusa non pas de sorcellerie, mais de coucher avec le diable.

En quelques jours on refusa tout à celle-ci. D'abord le boucher, puis l'épicier, enfin le boulanger. Petit à petit elle trouva porte close devant chaque boutique, elle avait jeté le trouble et le doute dans les familles. La société bien pensante du village lui tournait maintenant les talons. Même l'ecclésiastique et son comparse s'étaient éloignés de son hôtel. Son salon ne faisait plus recette, sa table était vide. Pourtant, combien de ces hommes lui avaient confié le désir de partir avec elle, combien d'entre eux lui avaient proposé de quitter leur ferme, leur femme et toutes les emmerdes qui vont avec pour vivre avec elle. Devant le sourire accueillant de cette bouche,

tous avaient eu en tête à un moment ou à un autre de conquérir cette poitrine généreuse. Le galbe de ses hanches faisait ressortir son bassin que des tissus savamment noués autour de la ceinture en accentuaient la finesse. Elle était belle, mais dire cela est insuffisant, elle était la lumière qui attire les papillons des soirs d'été, elle représentait, rassemblés en un seul corps le désir et l'envie, la joie et le rire, la lumière et la fraîcheur, la soif et la source fraîche. Elle avait instinctivement utilisé ses charmes et son esprit pour servir ce pourquoi la nature l'avait faite.

Elle n'est pas encore recluse, mais maintenant elle évite de sortir, de se montrer pour autre chose que ce qui était nécessaire pour assurer son quotidien. Un soir, le maire et le curé sonnèrent à sa porte, ils voulaient l'entretenir de la décision prise par le conseil municipal à son encontre. Ils demandèrent à entrer dans sa maison pour lui exposer la situation et lui communiquer leurs propositions.

Elle les installa en son salon, et instinctivement ils reprirent leurs habitudes, le maire sur le fauteuil de cuir où une fois installé l'on pouvait observer toute la pièce d'un seul regard et le curé plus loin sur une simple chaise placée dans une demi-obscurité loin des regards inquisiteurs et proches de la méditation que le crucifix accroché au-dessus semblait rappeler pour ramener ceux qui s'éloigneraient de son chemin.

Madame servit le café et les petits sablés dans le service de porcelaine bleu, que M. le maire lui avait ramené en souvenir d'un de ses voyages. Les petits sablés s'offraient aux regards gourmands en se disposant dans une petite corbeille habillée d'un linge brodé représentant de petits anges musiciens. Ce sont les mêmes anges et le même linge qui habille l'hôtel

et son tabernacle ainsi que le panier pour les hosties des grandes messes dominicales.

En observant l'organisation que la maîtresse de maison avait donnée à cette réunion, l'on put penser qu'elle s'attendait à une telle visite. En effet car les premières paroles qu'elle prononça mirent tout de suite ses visiteurs du soir en confiance.

– Alors Messieurs, avez-vous pris une décision quant au sort que vous me réservez ?

– Ben, c'est-à-dire…

– Allons Marcel, tu n'es pas devant le conseil municipal ici, alors parle franc !

– Ben voilà, nous avons pensé que pour retrouver la paix et l'équilibre d'antan, il serait bien que vous puissiez…

– Partir d'ici ! N'est-ce pas ? – Et vous curé, vous avez dit oui bien sûr à ces paysans ! Sans la peur de leurs épouses vous ne valez que peu de chose, votre paroisse ne tient qu'à la dévotion de vos grenouilles !

– Mais ma chère enfant ne vous emballez pas, je tiens à vous dire toute la compassion que j'ai pour vous.

– J'ai connu des soirs où vous aviez plus que de la compassion. Faut-il que je vous remue le panier à hosties pour que vous retrouviez la teneur de vos confessions sous l'édredon ou bien faudra-t-il que votre mémoire cléricale rallume ses cierges de dévot pour que la compassion vous transforme en défenseur des brebis égarées.

– Mais ma sœur, ne vous énervez pas ! Je suis venu vers vous en paix, accompagné de Marcel notre maire à tous, comme je suis votre pasteur à tous aussi.

– Ah ! Vous les hommes, toujours à pleurnicher sur une épaule accueillante, toujours prêt à vous allonger pour donner le meilleur de vous-même en pensant que vous êtes les seuls au monde à souffrir, lorsque vous abandonnez dans le lit d'une autre que celle qui vous à fait une bande de mioches bruyants et morveux. Alors là ! Oui. Là vous devenez les héros de votre petite vie morne et crotteuse, vous re-voyagez sur le corps d'une autre, pendant quelques instants vous devenez le maître d'une citadelle que vous croyez par vous seul conquise. Mais qui croyez-vous être ? Vous dites êtres venus vers moi en amis, mais non en réalité vous êtes venus régler vos comptes et l'ardoise est épaisse. Vous craignez, vous curé de perdre votre cure si le diocèse apprenait que vous partagiez ma couche les grandes nuits de solitude. Regardez au-dessus de vous ! Levez la tête ! Votre seigneur vous observe les bras en croix. Il est là pour vous laver de vos péchés nous dites vous à chaque messe. Mais c'était pour ceux passés ou pour ceux à venir. Parce que là vous avez pris de l'avance en voulant récupérer le retard.

– Hé bien curé, je ne te savais pas si gourmand de la chose féminine ! Ta soutane est si étroite que tu ne puisses y contenir le désir charnel qui vous est interdit ?

– Dis donc Marcel, je ne me suis pas permis de prendre parti contre tes décisions au conseil municipal ; je n'y ai même jamais participé pour éviter d'avoir à te ridiculiser devant tes administrés, alors laisse-moi assumer mon sacerdoce sans étaler devant cette créature les difficultés de ma charge.

– Créature ! Créature ! Dis donc curé, c'est nouveau ça. Tu veux que je te rappelle les petits noms

que tu me donnais lors de nos ébats nocturnes. Je me souviens même d'une nuit de pleine lune où là, la sainte trinité et tous leurs apôtres y sont passés. Y'a même un instant où tu t'es pris pour le diable et sa longue queue fourchue. Tu te souviens pas ? Surtout qu'elle n'est pas si longue que ça, ta fourche. Hein curé ?

– J'avais vu en vous l'ange de ma résurrection et je n'ai trouvé que le démon de ma solitude. Il est plus simple d'être le maire d'un village que le pasteur d'un troupeau de brebis. Je ne vois et ne rencontre que des femmes, les hommes ne viennent guère en mon église.

– Vous n'avez qu'à y servir du pastis à chaque génuflexion et vous aurez la nef de votre église pleine tous les dimanches. Y'en a même qui viendront tous les jours, matin et soir.

– Bon ! Maintenant ça suffit, tous les deux ! Vous n'êtes pas venus jusque là pour nous commenter la loi sur la séparation de l'église et de l'état, non ? – Alors qu'avez-vous à me demander, de me taire ? De ne pas raconter pour vous curé votre attirance pour l'autre sexe et pour toi Marcel toutes tes petites alliances de circonstance pour ne pas perdre ton mandat aux prochaines élections. Tu veux devenir conseillé général, puis député-maire. Pourquoi pas ministre aussi ! – t'es même pas capable d'être le maître chez toi et tu veux gérer les autres. – Remarque bien tu as un avantage, tu feras certainement un bon politicien, tu prends jamais les bonnes décisions et de plus quand on s'aperçoit que c'est toi qui nous as mis dans la merde, tu démissionnes avec les honneurs ! – T'es fait pour réussir.

Le discours de la maîtresse de maison les avait laissés sur place. Jamais ils ne l'avaient entendu

s’exprimer de cette façon-là. Elle était debout dans ce petit salon qui autrefois vivait de la présence de tous les mâles de la commune. Ils s’y croisaient, mais ne s’y rencontraient pas, sauf quelques-uns comme Marcel et le curé. On pouvait aussi y rencontrer vers l’approche de midi le boucher et l’épicier qui se souvenaient qu’une commande devait être livrée dans l’instant. Le boulanger, lui venait plus tôt, presque à l’aube, en même temps que le bedeau qui venait de sonner les mâtines. Chaque fois dans ce lieu de convivialité et d’échanges, les mots se prononçaient dans le feutré de la pièce. L’hôtesse en femme habile, faisait mine de ne pas vouloir savoir, semblait surprise lorsqu’elle apprenait que celle-ci ou celle-là avait cédé aux avances d’untel. Petit à petit elle avait tout su de ce qui se passait dans chacune des familles du village. Rien ne la surprenait plus, il lui arrivait même d’avoir à sa table une brochette de cocus exemplaires, puisque chacun courtisait avec plus ou moins de réussite l’épouse de l’autre. C’est donc pour cela que la blennorragie se répandit à la vitesse d’un train qui passe.

Le cadeau laissé par le colporteur n’avait été en fait que le marqueur des habitudes de vie de cette bourgade. Il était maintenant le révélateur de tous ces petits mensonges qui n’en font pas vraiment des coupables, mais qui les oblige à prendre conscience de l’état dans lequel ils sont maintenant. Il a suffi d’une envie que l’on ne peut contenir, d’un désir qui devient obsession, d’un rêve que l’on veut réalité. Alors après avoir assouvi cette pulsion irrésistible, il reste en souvenir que le souhait de recommencer. On se sent plus fort, l’on devient le héros de ses propres phantasmes, on connaît maintenant le goût du plaisir.

L’on sait aussi que le mensonge ne tâche pas, qu’il n’a même pas d’odeur, qu’il nous ouvre les portes de toutes nos déviances et que cela ne s’arrêtera plus. La vie est encore plus belle, quand on en devient le maître.

Maintenant, revenons dans ce salon pour connaître le dénouement de l’histoire.

– Lequel de vous deux va commencer ? Sans doute toi Marcel, c’est ton rôle d’annoncer, d’être le porteur de mauvaises nouvelles. Tu te souviens pendant la grande guerre ? Chaque fois qu’une famille voyait arriver le maire du village, elle sortait les mouchoirs. Vous étiez les messagers de la mort. Alors aujourd’hui, comme tu viens avec le représentant de l’église, c’est pas pour me porter des bonbons, non ?

– Ben c’est-à-dire, nous avons pensé que de venir ensemble, cela montrerait au village que nous avons pris une décision et que nous te la transmettons.

– C’est vrai ça, vous n’alliez pas m’envoyer un télégramme le facteur est au lit, lui aussi a la goutte au nez. Pourtant il n’est jamais resté assez longtemps pour consommer autre chose que son canon de rouge. – comme quoi, pour quelqu’un qui posait des colis il est toujours reparti les sacoches dans le même état qu’en rentrant. – Ça doit être le vélo, il paraît que ça les rend vulnérables.

– Arrête ! nous sommes venus pour te proposer quelque chose. Nos femmes ne veulent plus qu’une chose pareille se reproduise. La majorité de la commune est en voix de guérison. Le traitement que nous donne le toubib commence à faire effet. – il y a même des couples qui se sont retrouvés, tout semble rentrer dans l’ordre.